

Journal de Bord – Visite du MOJOCA, Guatemala

Comme chaque fois, nous sommes partis pour un voyage vers l'inconnu après des préparatifs de dernières minutes. Peu importe, car on n'est jamais prêt pour ce genre d'aventure. Nous n'étions chargés que d'un sac à dos chacun. Renato et moi avec les vêtements et Ethan avec ses affaires d'école.

Nous sommes partis le 3 avril de São Paulo où nous vivions, avons fait escale à Lima puis à Bogota, pour enfin nous poser à Ciudad de Guatemala le lendemain.

Dès l'aéroport, Gérard était là. Il était même là la veille pour être sûr de ne pas nous rater ! Ou peut-être s'était-il trompé de jour... Nous avons traversé la ville ensemble en taxi en direction du Mojoca pour être présentés à nos camarades encore inconnus (sauf Milena que j'avais rencontrée lors de sa venue en Belgique). Ciudad de Guatemala est une belle ville très chrétienne. La semaine sainte approchait et les processions envahissaient déjà les rues. Nous n'avons vu que les embouteillages qui en résultaient ce jour-là.

Le jour suivant, Ethan s'est fait pleins d'amis car les plus jeunes (les Mariposas, comme on les appelle ici) avaient école au Mojoca.

Au troisième jour, nous trouvons déjà le pays enchanteur. Nous restons même sonnés par la gentillesse qui caractérise la façon dont nous avons été reçus par le Mojoca et ses membres. Ethan est allé jouer au foot avec les grands ados du Mojoca, pendant que Renato rencontrait les jeunes de « la Super », un groupe de la « calle » formé près d'un supermarché (d'où son nom). Il était avec Lambros, un volontaire italo-chypriote qui travaillait au Mojoca, et d'anciens de la rue qui se dédient maintenant à aider leurs compagnons de misère grâce au mouvement. Durant ces visites, il s'agit de prendre des nouvelles, donner un cours de mathématique, apporter de la bonne nourriture, des produits cosmétiques, rappeler quelques règles d'hygiène et aussi voir si personne ne serait intéressé par l'idée de sortir de la rue et commencer le processus de sevrage de la drogue. Mais ce cap est un des plus difficiles. Ce jour-là, aucun n'aura pris la courageuse décision.

L'après-midi, nous avons revêtu nos costumes de professeurs pour Ethan qui suit son CM2 par correspondance.

Le lendemain matin, j'ai fait un saut au Mojoca qui est à un pâté de maison de notre hébergement, pour avertir « l'équipe de rue » que nous ne les accompagnerons pas. Nous sommes plutôt allés à l'aéroport récupérer mon sac qui avait été perdu entre le Brésil et le Guatemala. Pour en revenir à notre hébergement, il faut que je vous le décrive. Gérard s'est occupé de nous réserver un gîte. Et quel gîte ! Nous étions chez Ernestina, une gracieuse guatémaltèque aux longs cheveux blancs tressés, ancienne résistante et soutien aux révolutionnaires d'extrême gauche lors de la guerre civile qui dévasta le pays à la fin du XXème

siècle. Ernestina est une femme sage, toujours prête à rire, qui se déplace comme en volant tel un ange, qui nous réveille sur des airs de Chopin, qui nous soigne avec ses plantes et qui entretient chaque jour la flamme de la bougie disposée au milieu des offrandes que son nawal exige (Toj). Elle fait partie de ces nombreux Guatémaltèques souhaitant raviver les anciens rites mayas, à l'instar de Rigoberta Menchú, pratiqués en cachette ou oubliés depuis des siècles suite à une prohibition qui n'est heureusement plus d'actualité. La maison d'Ernestina est très belle. Elle accueille deux perruches qui chantent toute la journée et des plantes qui embellissent le patio. Beaucoup d'étudiants passent par ici. Mais aussi des personnes malades comme Luki qui vit à 5 heures de « Guate », mais vient chaque mois suivre une semaine de thérapie dans la capitale pour soigner son hernie. Nous sommes dans un havre de paix. L'après-midi, notre merveilleux amphitryon nous a lu notre nawal, une sorte de profil astral Maya. Après avoir appris notre destinée, nous avons fait un tour du quartier, et de la 6ème avenue qui est une rue commerçante de la Zona 1 où se trouve le Mojoca. La conservation du Patrimoine architectural a son importance ici (pour l'instant). Les bâtiments sont bas et souvent très beaux. Les 3 maisons du Mojoca par exemple sont de vieilles bâtisses bien conservées. L'une fut construite par des immigrants italiens. C'était une fabrique de pâtes !

Mercredi matin nous sommes allés au Mojoca rejoindre des jeunes de rue. C'était le jour des activités, principalement des arts plastiques. Ethan s'est amusé avec les enfants pendant que Renato et moi tentions de faire des bracelets. Pour le déjeuner nous ne voulions pas abuser des bonnes grâces de nos nouveaux camarades et avons atterri dans un fast food mexicain trop cher, Taco Bell (le MacDo des tacos), pendant un match Madrid-Barcelone. Ambiance muy caliente ! Des écrans incrustés à toutes les tables, le son à fond et visiblement tout le monde derrière le Barça. J'ai compris ensuite que le foot guatémaltèque n'était pas très populaire et que ce sport n'existait ici qu'à travers deux équipes : Barcelone et Madrid. Retour au Mojoca pour une réunion avec les responsables des différents ateliers, les représentants des groupes de rue et toujours... Gérard, du haut de ses 85 ans, ne laisse rien passer, analyse tout. Moment de débats et d'émotions. On repense le fond, mais on traite aussi des sujets très pratiques. Cette réunion fut riche d'enseignements. Une plongée au cœur des diverses problématiques d'une association qui vise l'auto-gestion.

J'ai accompagné une équipe de rue du Mojoca le jour suivant. Nous sommes allés à la « Bolivar » (référence au nom de l'avenue la plus proche). La mission est toujours la même : alphabétiser, conscientiser sur les règles d'hygiène, partager un sandwich équilibré et une boisson riche, prendre des nouvelles des présents et des absents, passer une heure ou deux entre amis sans se droguer, rappeler à chacun que le Mojoca est une alternative à la rue. Belle rencontre. En discutant avec ces personnes, on comprend que souvent elles reviennent de loin. Certains ont été abandonnés (ce sont eux qui manifeste le plus le désir de sortir de la rue), d'autres se sont échappés d'un environnement de terreur comme l'alcoolisme, les coups et abus sexuels de leurs parents. Ces derniers sont plus réticents, ils paraissent détruits, n'ont pas confiance dans les institutions, ni les adultes, ne savent pas trop se défendre et se sentent peut-être coupables. Cette culpabilité doit augmenter à mesure qu'ils restent dans la rue et sont forcés de faire des choses dont ils ne sont pas fiers pour pouvoir manger. C'est un terrible cercle vicieux, duquel, pour un bon nombre, seule la mort les sortira. Je pensais qu'avec cette

unique et terrifiante perspective ils seraient heureux que le Mojoca soit là pour leur offrir enfin une alternative. Mais la drogue et la culpabilité rendent souvent la rue plus attirante. Le processus est long, complexe et demande une inventivité permanente du Mojoca. Le principal ingrédient du succès reste la Confiance qui doit être maintenue et toujours renforcée entre les membres du mouvement et ceux qui ne souhaitent pas participer, mais également entre les salariés du mouvement et les membres participant au processus de réhabilitation. L'équilibre est si fragile qu'il demande un travail constant et une implication totale des acteurs. Mais les résultats sont là et laissent sans voix. La mission paraît impossible ! Pourtant, lorsque l'on rencontre ces femmes et ces hommes qui ont leur propre toit, administrent leur vie, leur famille, leurs finances après être passé par le tunnel de la drogue et les périls de la rue, alors on comprend la persévérance du Mojoca. Ces personnes ont gagné, grâce au Mojoca, le droit d'être dignes, d'être elles-mêmes, d'exister et de lutter non plus pour leur propre survie mais pour celle des autres, de devenir les porteurs d'une mission, d'un message. Ils ont gagné une place et le devoir de jouer un rôle en ce monde.

Vendredi était une journée spéciale. Les travailleurs du Mojoca ont organisé une sortie. Une journée à Monterrico ! Ils ont demandé une petite participation financière à chacun des volontaires (l'association n'a malheureusement pas les moyens d'organiser ce genre d'excursion). L'autre condition pour venir était de ne pas amener de drogue. Nous nous sommes retrouvés à une petite vingtaine (dont 4 travailleurs du Mojoca et deux bébés de la rue) dans un "Chicken Bus" loué pour la journée, à 7 heures du matin, direction: Le Pacifique ! Renato, Ethan et moi n'avions jamais vu cet océan. Le chauffeur monte le son à la demande générale. Reggaeton plein les oreilles ! On danse et on rit beaucoup. Un grand n'importe quoi dans la bonne humeur. Mais 3 heures de route c'est long, et chacun y va de sa petite sieste. Les organisateurs avaient tout prévu quant à la nourriture pour que personne ne manque de rien. C'était l'abondance ! Sandwiches, barbecue sur la plage, et toujours, les tortillas de maïs ! Sous un soleil de plomb nous avons joué dans les puissants rouleaux. Ethan a fait une forteresse de sable noir (couleur due aux volcans). Tout le monde s'est amusé, reposé, évadé pour un jour, pour quelques heures de paix. Et la nuit venue, lorsque nous avons regagné Ciudad de Guatemala, au moment de quitter le bus lorsqu'on arrive à « la Super » où vit le groupe que Renato a rencontré le premier jour, les jeunes se saluent, sont excités, sur le qui-vive, il s'agit de survie maintenant, fini de se prélasser sur la plage. Les gestes sont rapides, on sent l'anxiété dans les dernières blagues échangées. Les portes du bus s'ouvrent, le groupe s'engouffre dans la rue, comme des oisillons répondant promptement à l'appel d'une mère. En réalité, ils ont retrouvé leurs habitudes de survie, et connaissent l'insécurité du lieu. Il ne fait pas bon traîner par ici en pleine nuit... Lorsque le deuxième groupe quitte le véhicule, même scénario. Et nous, qui sommes sortis devant le Mojoca et avons regagné notre maison tranquillement. Nous sommes revenus de cette escapade enchantés de ce que nous avons vu. Un immense groupe d'amis à la langue bien pendue, qui s'entraident, partagent leur repas avec les plus affamés, se taquent, ne perdent pas une occasion de rire. Une famille...

Le lendemain fut gourmand. Nous avons retrouvé Gérard à la Casa 8 de Marzo pour partager un délicieux pepián à midi, en présence de la bienveillante Germánia. Le pepián est un plat en sauce guatémaltèque mélangeant les viandes et les épices. Nous avons tellement devisé qu'il

fut bientôt l'heure du souper. Et c'est ensemble que nous sommes allés apporter à la Casa de los Amigos les savoureuses pizzas préparées par les habitantes de la maison de filles. Et, cette fois en compagnie des garçons, nous sommes de nouveau passés à table !

Dimanche, le Mojoca est fermé. Nous nous sommes reposés et Ethan a étudié. L'activité de l'association au quotidien est éprouvante. Les journées commencent tôt et peuvent ne finir que tard dans la nuit en fonction des événements. Samedi on apprenait qu'un membre de la « Super » était mort suite à un lynchage. Il ne faisait pas parti du Mojoca, mais par solidarité, tous les jeunes se sont démenés jour et nuit pour contacter sa famille, pour apporter un peu de dignité à cette fin tragique.

Lundi matin, avec l'équipe de rue nous avons rendu visite au groupe appelé « La Centrale » situé dans le Parque Centenario, aussi appelé Parque Central. Ce jour-là, il fut difficile d'empêcher tout le monde de respirer du solvant pendant notre intervention. L'ambiance était particulièrement tendue entre deux membres du groupe. Un bref combat entre eux fut vite désamorcé par Lambros et son collègue Anibal, tous deux travailleurs aguerris du Mojoca. Nous avons pu commencer. Quand je débarquais au milieu de ces groupes, les jeunes avaient l'air heureux de voir une nouvelle tête. Les garçons étaient en général particulièrement contents et certains, les plus âgés, me le faisaient parfois savoir sans vergogne. Ça avait du bon. Pour m'impressionner, ils tenaient absolument à me montrer leur talent en arithmétique et travaillaient ainsi deux fois plus qu'à l'accoutumée ! Après cette intervention haute en couleur, nous sommes rentrés à la maison du Mojoca et avons accompli le rituel journalier : la mise en place des tables et chaises pour le repas de midi. Un moment fantastique, où tous les jeunes se réunissent pour partager les tortillas en lieu et place du pain quotidien. Souvent, un verre de jus de fleur de Jamaïque (hibiscus) accompagne les plats. Un délice !

Renato et moi avons passé le jour suivant au lit avec deux copines : Sinusite et Tourista. Ethan et Ernestina ont été aux petits soins et nous ont remis sur pieds pour que nous puissions quitter la capitale quelques jours sans nos maladies. Nous sommes partis sur les routes à la découverte de quelques merveilles naturelles de ce pays des fleurs et des abeilles. Je vous passerai les détails de ce périple. Vous saurez juste que nous avons cuisiné dans une magnifique cuisine avec vue sur le lac Atitlan, les trois volcans, le ciel et rien d'autre. Nous avons par chance trouvé un scorpion sous l'oreiller d'Ethan avant qu'il ne se couche, bu du café sans pesticides, démasqué la mafia du tourisme, rencontré un prétentieux paranoïaque et un fantastique couple de cyclistes voyageurs, parcouru le cimetière le plus gai du monde et fait des grillades grâce à la chaleur d'un volcan en activité.

Et nous sommes vite retournés dans la grande ville retrouver ceux qui commençaient déjà à nous manquer.

Pour rien au monde nous ne serions repartis du Guatemala sans un lot de sacs du Mojoca. Ce fut une occasion d'apprendre à coudre avec notre professeure, Sara. Elle aura été très patiente. Mais nous l'avons un peu ralenti. Elle accomplira tout de même le miracle de livrer la

commande en un temps record à l'aide des jeunes de l'atelier de couture qui auront fait des heures supplémentaires sans sourciller.

Samedi, un plat paysan belge concocté par les « Chicas » nous attendait à la Casa 8 de Marzo. La lumineuse Marisol était là, les petites jumelles, Irce heureuse de voir son copain Ethan, Mônica, Natali, Diana, La Chiki, et les autres habitantes. Après s'être copieusement sustentés et que les enfants se soient bien amusés, Gérard nous a invité dans la belle maison du Mojoca pour rencontrer d'anciens Mariposas. Tous les 15 jours, un groupe d'anciens « bébés de la rue » se rencontrent au Mojoca. Ils ont entre 13 et 17 ans et souhaitent participer au Mouvement des Jeunes de la Rue malgré le fait qu'ils n'y vivent plus ou qu'ils n'y aient même jamais vécu. Ils connaissent les souffrances de leurs parents et souhaitent poursuivre leur lutte. Canalisés par un professeur, ils discutent, se conscientisent sur l'histoire de leur pays et sa réalité sociopolitique contemporaine. Ils abordent également à travers des ateliers des sujets de psychologie (confiance en soi, leadership), de santé, de sexualité, de philosophie morale, d'organisation pratique de lutte politique. Les thèmes sont variés et adaptés à leurs attentes et leurs âges. Ce fut très intéressant et impressionnant de voir à quel point des personnes si jeunes peuvent être si engagées, curieuses et sûres d'elles. S'ils participent à ces rencontres régulières ce n'est pas par militantisme, mais avant tout pour le simple plaisir de partager un bon goûter entre amis dans un environnement sain et joyeux.

Chaque dimanche, le Mojoca est envahi par les Mariposas et se transforme littéralement en crèche. Mais aujourd'hui... nous fêtons des anniversaires ! La piñata, cette grosse poule en papier mâché, est déjà suspendue sur une corde qui traverse la cour. Les enfants sont dans leurs classes mais n'attendent qu'une chose : perforer ce gallinacé à coup de bâton pour en extraire les substantifiques bonbons !! Quand les portes des salles s'ouvrent, les animatrices organisent la file. Chacun leur tour, les enfants se sont défoulés dans le respect des règles de l'art de la destruction de poulet en cellulose ! Après ces réjouissances, nous nous sommes promenés en compagnie de Gérard dans le centre de Ciudad de Guatemala. Ou plutôt, nous avons couru après Gérard dont le pas et l'endurance fatiguerait n'importe quel trentenaire moyen. Après nous être restauré, Gérard a regagné sa maison, à pied, et nous y a conviés pour un café italien que nous avons exécuté selon les ordres et sous le contrôle de l'expert. Puis nous avons laissé notre hôte pour qu'il se repose. En vérité, une fois de plus, il n'est pas resté plus de 5 minutes dans son fauteuil et s'est remis au travail avant même que nous ayons franchi le seuil de sa maison.

Nos sacs étaient en cours de préparation. Nous avons prêté main forte à Sara lundi matin qui travaillait sans relâche pour honorer notre commande. Puis nous avons partagé notre dernier repas avec les jeunes. Une dernière fois cette immense table, les blagues, les rires, les mises au point aussi ! Ethan commence à bien communiquer en espagnol et même en argot. Je pratique maintenant à merveille le portugol (c'est-à-dire que je donne des consonances espagnoles à mon portugais), mais cela ne me permet pas de comprendre l'argot ni les expressions guatémaltèques. Je suis larguée car personne n'a un langage formel ici. Renato comprend mieux que moi et son vocabulaire est plus riche. Il me sert parfois d'interprète quand Gérard est loin. Mais son portugol avancé ne nous sauve pas toujours. Nous avons donc bu

une dernière fois le jus d'hibiscus, nous sommes imprégnés de la bonne humeur sans tout comprendre, avons eu quelques discussions constructives avec nos amis et sommes allés accomplir une mission : faire goûter nos recettes de pains à Gérard. Les ingrédients sous le bras, nous avons donc regagnés la maison des filles. Approuvé ! Demain, nous présenterons nos recettes aux "pizzaiolas".

Mardi, alors que Gérard enchaînait les réunions, j'ai enseigné nos recettes aux cuisinières d'élite de la pizzeria accolée à l'hébergement des filles. Si elles le souhaitent, elles pourront ainsi ajouter ces pains à la carte de la pizzeria.

Un vide se faisait sentir dans la Maison du 8 Mars. La Chiki était absente. Cela faisait longtemps qu'elle s'affaiblissait. Jour après jour elle devenait plus maigre, plus fragile, pouvait de moins en moins se déplacer ou parler. Ses compagnes l'ont donc conduite à l'hôpital ce matin-là. La veille, à l'heure de quitter la maison et alors que j'allais la saluer, elle m'a pris dans ses tout petits bras et m'a chuchoté à l'oreille : « Merci ». Un petit mot, soufflé d'une voix extrêmement faible qui, pourtant, vous retournerait n'importe quel colosse. Aujourd'hui encore cette petite voix me hante. J'ai fait si peu de choses pour le Mojoca et ses membres, mais même pour si peu, elle était déjà reconnaissante. J'avais rencontré en Chiki une personne qui sait percevoir les petites beautés de la vie, les détails positifs imperceptibles aux yeux du pessimiste.

Après le déjeuner, j'ai souhaité participer à une réunion des représentants des groupes de rue pour leur faire mes adieux. Mauvaise idée, les adieux. D'abord je suis arrivée très en retard parce que j'essayais de préparer un discours que je comptais ensuite traduire sur internet. Mais finalement, n'étant pas satisfaite du résultat, je suis partie là-bas les mains vides. Une fois devant ces visages devenus familiers, la gorge nouée par l'émotion de les quitter, j'ai glapi quelques phrases de soutien en portugol, les félicitant et leur souhaitant mes vœux de réussite sous un ruisseau de larmes, qui se transformera en torrent ! Vu ma difficulté à m'exprimer entre les larmes et le mauvais espagnol, j'ai bien senti que c'étaient eux qui me souhaitaient réussite et courage pour mon discours. J'étais un bébé face à ces forces de la nature, ce qui ne manquait pas de m'émouvoir plus encore ! La tête de Sandy, bouche bée, essayant de comprendre ce que j'essayais de dire était même comique ! Car Sandy bouche bée, c'est rare ! J'étais venue espérant leur apporter mon soutien mais ne comptais pas sur le leur. Pourtant, dès notre arrivée, ils nous ont chouchoté, protégé, soutenu et respecté. Ils ne m'ont pas transmis la force de ne pas pleurer lors d'un discours puisqu'en écrivant ces lignes mon ordinateur risque l'inondation. Mais ils ont, entre autres choses, renforcé en nous trois le désir de défendre et protéger systématiquement le plus faible. Le soir, c'est aux habitantes de la Maison du 8 Mars que nous avons dit au revoir. Elles m'ont offert une boîte à bijoux peinte de leurs mains, et surtout leur amitié éternelle. Et Gérard ! Quel plaisir de vivre à ses côtés ! Le lendemain nous ne le verrons pas car il travaillera du matin au soir. Entre deux désastres, la vie est douce, légère et drôle auprès de Gérard. Il sait rire de tout et le plus souvent possible. C'est une personne extrêmement bienveillante et efficace. C'est grâce à son entêtement et son endurance que cette folle aventure du Mojoca a commencé et perdure encore.

Mercredi. L'heure de retourner au Brésil est venue. Avant, il nous fallait récupérer nos sacs, et là, surprise ! Le Mojoca nous avait préparé des « au revoir » solennels. Ce qui nous a permis de nous séparer décemment de nos compagnons, ceux qui nous auront tant apporté durant ce mois d'avril 2014. Travailleurs, bénévoles, de la rue et d'ailleurs, ils nous ont donné l'opportunité de les remercier. Nous n'avons qu'une hâte : les retrouver lors de notre prochain passage au Guatemala et se transmettre les nouveautés que nous aurons apprises d'ici là.

Une petite fable de Jean de La Fontaine conclura parfaitement ce journal de bord.

Le Laboureur et ses Enfants

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

Merci au Mojoca, Merci à toutes ces filles et tous ces garçons qui ont fait chavirer nos cœurs,
Merci à Ernestina, Merci à Gérard.

Diane Bloch – 24/08/2014 – Imbassá (Bahia) - Brésil